

CHRONIQUE DU 24 AOUT 1944

...ou de l'insouciance à l'inquiétude

Tante Claude et Yvonne nous ont précédemment relaté de manière très vivante leurs souvenirs de l'Occupation et de la Libération, telles qu'elles les vécurent sur place de 1940 à 1944. Comme on l'a vu, l'anecdote n'a pas manqué, en de rares occasions, de côtoyer le drame. Tel a été le cas du fameux après-midi du 24 août 1944 où nos joyeux ébats dans le bassin devant la maison ont été brutalement interrompus par le fracas des explosions d'obus provenant de la rive gauche de l'Isère. Tous les enfants (dont j'étais), qui séjournèrent alors à Biviers avec l'insouciance propre à leur âge, ne sont pas prêts d'oublier cet énorme vacarme, d'autant plus que la façade de Serviantin a gardé la trace de l'impact de très nombreux éclats jusqu'au tout début des années soixante (1).

Cette péripétie mouvementée s'est inscrite dans le processus extrêmement rapide de la Libération de Grenoble (21-22 août 1944), puis du Grésivaudan. Dès le 6 juin en effet tous les maquis avaient reçu l'ordre du général Kœnig, chef des FFI, d'intervenir militairement contre les forces allemandes, ce qui se traduisit sur place par une véritable bataille des voies de communication visant à piéger, le moment venu, la Wehrmacht dans la cuvette grenobloise.

Au demeurant, la configuration locale de la vallée de l'Isère, enserrée entre la chaîne de Belledonne et le massif de la Chartreuse, rendait particulièrement efficace toutes les actions de destructions, de sabotages et d'embuscades sur la nationale 90 (rive droite) et la départementale 523 (rive gauche), comme sur la voie ferrée reliant Grenoble à Chambéry.

C'est ainsi que fut détruit le 5 juillet le pont de Corbonne, à l'entrée de Saint-Ismier, par les membres de l'armée secrète de cette commune et sous la protection des Groupes Francs du commandant Nal et de son adjoint Requet, sabotage qui provoqua en pleine nuit une énorme détonation dont beaucoup d'entre nous ont gardé le souvenir. Dès le lendemain, les troupes allemandes, qui commençaient à évacuer Grenoble, en étaient réduites à emprunter le chemin longeant le parc et montant à Biviers, avant d'utiliser exclusivement la départementale 523. C'est précisément cette dernière voie de communication qui allait être le théâtre de l'ultime combat d'arrière-garde de la 157^{ème} division d'infanterie allemande de réserve, de triste réputation dans notre région.

Le bombardement allemand que nous avons subi le 24 août, de 16 heures à 20 heures environ, était d'autant plus inattendu que, peu après la Libération

de Grenoble, nous étions allés, sous la houlette de Tante Claude, à la rencontre des troupes américaines à l'entrée de Montbonnot avec un panier plein de raisins du jardin... Il s'est inscrit dans le cadre d'une contre-offensive ennemie dont j'ai repris ci-dessous la relation dans *Les Cahiers des Troupes de Montagne* d'octobre 2004 consacrés à la Résistance des maquis du Grésivaudan en 1944. Il m'a semblé intéressant d'y joindre, extrait de la même publication, le témoignage convergent d'un jeune soldat allemand engagé en avril 1944 à l'âge de 17 ans et fait prisonnier à Domène le 24 août 1944 au soir.

Augustin Jacquemont

Les combats de Domène et de Gières

Le général Pflaum, commandant la 157^e Division de réserve, constate avec effarement la fulgurante progression de la VII^e armée américaine facilitée et éclairée par les maquis du Sud-est. Il décide d'évacuer Grenoble dans la nuit du 21 au 22 août. Il tente un repli général vers l'Italie en emportant dans ses « bagages » les miliciens et les tueurs du parti du peuple français (PPF) de Doriot. Certaines unités logistiques et territoriales se replient sur Lyon. Le 23 août, une unité de la 157 revient sur Grenoble par le Grésivaudan après s'être heurtée au « verrou » FFI de Montmélian.

Domène, libérée un instant, constate avec effroi, vers 23 heures, que sa libération a cessé. Duels d'artillerie et combats d'infanterie se déroulent dans la nuit, opposant une unité US en couverture, à Gières, de l'action principale menée sur Lyon et les Allemands poussant sur Grenoble. La couverture est capturée mais la progression allemande est stoppée par des équipes anti-chars venues à la rescousse. Les habitants se terrent dans les caves où se disperse du côté de la montagne ou dans les bois épais des Verneys qui bordent l'Isère. Un service de santé précaire s'installe sur la place Matussièrre dans le dispensaire où les religieuses donnent habituellement leurs soins, la salle de pansements d'un médecin du pays et le garage des Papeteries de la Gorge. L'artillerie allemande se déploie dans différents quartiers et à Murianette. L'état-major est dans les caves des écoles. Les combattants, harassés, sont peu enthousiastes pour poursuivre la lutte.

Un capitaine allemand fait part de son désir, et de celui de ses chefs et de ses compatriotes, de négocier un armistice. Après quelques péripéties au cours desquelles se distingue sœur Marie-Françoise d'Assise, il se présente au lieutenant-colonel Johnson commandant le 3^e Bataillon du 179^e Régiment d'infanterie. Il salue à l'hitlérienne et déclare : « Je viens prendre les conditions de notre reddition. Nos hommes sont épuisés. Vous êtes trop nombreux et trop forts. Nous sommes près d'un millier et nous avons fait sauter nos munitions. Nous nous rendons aux forces régulières américaines, pas aux Français ».

Le lieutenant-colonel Huet - Hervieux au Vercors - est présent (2). A la prétention du plénipotentiaire allemand, Johnson réplique : « Eux et nous, c'est pareil, c'est à prendre ou à laisser ». A 21 heures 30 la capitulation est acceptée ; les Américains et les FFI sont à

Domène. Les Allemands arrivent en foule sur la place. Ils sont désarmés sans difficulté par les maquisards. Beaucoup d'ailleurs forment les faisceaux d'armes ou jettent leurs fusils.

En somme, il semble s'agir d'un combat désespéré mené par des soldats pris dans une souricière. Ils perdent une centaine d'hommes tués ou blessés et 1500 prisonniers. Les équipes de résistants les encadrent sans brutalités. L'armement est récupéré par des délégations de maquis désignées à cet effet. Domène et Gières ont mérité d'être le théâtre du dernier combat de l'Isère, de celui qui fut, après Vizille, le plus représentatif de la coopération des forces régulières alliées avec celle des maquis dauphinois.

Le témoignage d'un jeune soldat allemand

Le 23 août au soir, nous nous trouvions à Domène où nous campions à la belle étoile. Le 24 au matin, nous recevions l'ordre de retourner à Gières. Nous allâmes occuper nos positions au bord de l'Isère et creusons des trous individuels. Nous entendîmes le bruit de moteur. Un avion nous survola. Les feux de l'artillerie tombèrent sur notre section. Cela dura toute la journée. Le soir fut plus calme et les survivants purent se rassembler. Notre commandant de compagnie nous fit comprendre qu'il y avait des négociations avec les Américains, en vue d'une reddition. Peu de temps après, nous vîmes arriver une jeep américaine arborant un drapeau blanc. Elle était suivie d'autres véhicules.

Nous vîmes notre chef de bataillon, le major Rudolf, saluer à l'hitlérienne l'officier américain. Cette nouvelle manière de saluer a été introduite dans l'armée après l'attentat contre Hitler le 20 juillet. Notre commandant nous annonça que nous serions prisonniers des Américains. Nous déposâmes nos armes. Des membres des FFI étaient présents mais ils ne nous menaçaient plus. Nous marchâmes en direction de Grenoble en colonne par cinq. Avant la gare, nous avons constaté la joie de la population libérée. Des jeunes femmes étaient assises sur des véhicules américains et embrassaient les soldats triomphants. Nous passâmes la nuit dans un grand hangar à automobiles. Nous montâmes ensuite dans des wagons de marchandises. Le train partit pour Valence.

En souvenir de cet ultime combat du Grésivaudan, une stèle a été dressée à l'entrée de Gières, portant la mention suivante : Ici les forces françaises de la Résistance ont combattu le 24 août 1944 et se sont opposées héroïquement à un retour offensif de l'ennemi.

(1) Il s'agissait des tirs ultimes de l'artillerie allemande visant à fixer les forces américaines à l'entrée de Montbonnot, au terme de la contre-offensive ennemie sur Gières, tenue en échec par la Résistance et les Américains. Entre cinq et dix obus sont tombés sur la propriété, dont deux à proximité immédiate du château, l'un entre le « jet d'eau » et la façade et l'autre (le dernier reçu) qui explosa dans les branches de l'un des tilleuls entourant la statue de Vénus.

(2) François Huet, frère de Michel Huet, oncle de Gabrielle Jacquemont (voir : *Le Général François Huet : une vie au service de la France*, par François Broche, aux Editions Italiques, 2004).